

Le tatouage

Déjà vingt ans. Avec le coup de fil de ce matin, ce douloureux souvenir venait de faire un retour dans ma vie à la manière d'un boomerang qu'on n'attend plus. Pauvre Yvon ! Lui, il ne l'avait jamais quitté ce passé qui a détruit sa vie.

« Allô, Le Garrec ?

- Tiens ! Le Guellec ! Ça faisait longtemps. Comment tu vas ?

- On fait aller. Enfin, si je t'appelle, c'est surtout parce que j'ai du nouveau en ce qui concerne Maria. Je pense avoir retrouvé son meurtrier. »

Vingt ans plus tôt, Maria, la femme d'Yvon, avait été victime d'une balle perdue alors qu'elle sortait de la ville close de **Concarneau**. En compagnie de son mari. Les responsables ? Un couple qui venait de braquer un bar restaurant à proximité de l'îlot fortifié. C'est en regagnant leur véhicule et en jouant du calibre pour protéger leur fuite que l'homme avait tué Maria. Et tout ça pour à peine cinq cents francs ! Malgré les nombreux témoignages, le couple de braqueurs ne fut jamais retrouvé.

« Ne t'emballe pas mon vieux. Et d'abord, c'est quoi ce fait nouveau qui te rend si sûr de toi ?

- Ben voilà, tu te souviens d'Alan ?... Mais si... Mon petit fils... Oui... C'est ça. Ben, la semaine dernière, je suis allé le récupérer au judo. Et là, je l'ai vu.

- Tu l'as vu ! Mais qui ?

- Eh bien l'homme qui a tué Maria. Évidemment ! »

Juste après le drame, aucun portrait robot n'avait pu être établi. Il faut dire que l'homme et sa complice portaient un bas sur la tête et que le couple n'avait pas donné aux témoins le loisir de

s'attarder sur les détails de leurs traits. On avait tout même pu établir que la femme était vraisemblablement noire et portait des dreadlocks. Quant à l'homme, mis à part le fait qu'il était de taille moyenne, trapu et à la peau mate, on ne savait pas grand-chose. Alors quand Yvon affirmait l'avoir reconnu, j'étais plutôt circonspect.

« Mais comment as-tu pu le reconnaître ? A l'époque, aucun témoin n'a été capable d'en donner une description précise. Même pas toi qui pourtant l'avais vu de près.

- C'est vrai. Mais en allant chercher Alan vendredi soir, deux détails me sont revenus. Le premier dont j'avais d'ailleurs parlé aux enquêteurs, c'est le tatouage que l'auteur du coup de feu portait à l'épaule. Un tatouage que je n'avais pas été capable de décrire lors de l'enquête. Mais vendredi, en voyant ce type retirer sa veste de kimono, tout m'est revenu. Un parachute avec des ailes sur les côtés et une étoile à sa base. L'insigne des parachutistes militaires. Quant au second, il porte sur sa sa démarche chaloupée, presque dansante. Même si les conditions de notre première rencontre ne se prêtaient pas à quelques pas de samba, c'est un détail qui m'est revenu en le voyant évoluer sur le tapis. Un type qui vit dans le coin, baraqué, de taille moyenne, à la peau mate avec ce genre de tatouage et à la démarche chaloupée, c'est plus que troublant, non ?

- Écoute Yvon, il doit y en avoir d'autres des types qui répondent à ce signalement. Surtout que dans la région, on ne manque pas de militaires.

- Peut-être. Mais c'est une piste. Au fait, t'es bien ceinture noire de judo ?

- Oui. Pourquoi tu me demandes ça ?

- Ben... en fait... je m'étais dit que tu pourrais peut-être remettre ton kimono... pour faire connaissance avec ce type sans éveiller son attention... pour en apprendre plus sur lui... »

Dans un premier temps, je lui ai opposé un refus catégorique. Bien entendu.

*

Au milieu de ce groupe dont le doyen affichait tout au plus une petite cinquantaine, j'avais l'impression d'être un dinosaure. « Y a pas d'âge pour pratiquer ». Voilà ce que m'avait dit le prof lorsque je l'avais contacté. N'empêche, quand il m'a vu arriver... Faut dire que j'approchais dangereusement des quatre-vingt balais. Heureusement, en accusant un bon quintal et en frôlant le mètre quatre-vingt dix, j'imposais un respect pas seulement dû à mon âge avancé.

*

Après quelques semaines d'entraînement, on peut dire que je m'en sortais plutôt bien. Pourtant, je n'avais pas remis les pieds sur un tatami depuis vingt deux ans. Depuis ma mise à la retraite en fait. Depuis mon départ de Paris où j'avais fait l'essentiel de ma carrière comme flic de quartier. C'est d'ailleurs là que Le Guellec et moi nous étions connus. Le Guellec, un collègue avec qui j'ai passé pas loin de vingt-cinq ans dans le même commissariat. Ça crée des liens. Des liens d'autant plus forts qu'on était bretons tous les deux. Alors, quand j'ai appris que lui et sa femme, un an après mon départ en retraite, venaient prendre la leur à Quimper, à deux pas de ma Presqu'île, on a repris contact. Forcément.

Si je me débrouillais pas trop mal côté judo, Paolo, l'homme suspecté par Le Guellec, s'en sortait plus que bien sur le tatami. Ceinture noire troisième dan, il était particulièrement apprécié. Surtout par les jeunes. Et notamment par Alan. Le petit-fils de Le Guellec. Force est de reconnaître que ses compétences techniques et sa vitesse d'exécution imposaient le respect.

Ce soir-là, encouragé par ma condition physique du moment, je défiai Paolo lors de la séance des randoris. Les combats qui généralement clôturent l'entraînement. Mes précédents adversaires ayant mordu la poussière, ce fut donc en toute confiance que je me lançai dans ce challenge. Face à Paolo cependant, la barraca qui m'avait jusque là accompagné me faussa brusquement compagnie. Et la sanction fut quasi immédiate. Au bout d'une quinzaine de secondes, un uchi mata de toute beauté me fit magistralement décoller. En m'envoyant ainsi en l'air, Paolo venait de me remettre les pieds

sur terre.

« Désolé Simon, j'avais oublié.... »

Paolo s'arrêta net quand il comprit comment il allait terminer sa phrase. Pépé ne s'en offusqua pas le moins du monde. Il fut même flatté d'avoir été considéré, l'espace d'un instant, comme un compétiteur au sommet de sa forme. J'optai alors pour la pointe d'humour.

« Oh, tu sais Paolo, moi, du moment que je peux ramper jusqu'à mon déambulateur garé en bord de tatami...

- Sacré Simon ! Au fait, avec les autres, on a l'habitude de prendre un pot en ville. Après l'entraînement. Ça te tente ?

- Ça marche pour moi. »

Honnêtement. Suite à la pelle que je venais de prendre. J'ai vraiment craint ne pas pouvoir me relever. Même si, pour mon âge, je tenais une forme olympique...

*

Les **hot dogs** et bières dévorés et bues au café où notre petit groupe se retrouva nous firent immédiatement reprendre les calories perdues lors des efforts consentis à l'entraînement. Mais qu'importe. L'ambiance était sympa.

Ayant pris place à côté de Paolo, j'en appris davantage sur ce dernier. Récemment arrivé de la région parisienne, il avait obtenu un poste d'animateur sportif dans la région. Quand on le voyait évoluer au milieu des jeunes du club, c'était là un job dans lequel il devait assurer. Visiblement, le sport, c'était son truc. En plus des arts martiaux, il pratiquait assidûment nombre de sports extrêmes et il était également un skipper hors pair. C'était d'ailleurs dans le milieu de la voile qu'il gagnait désormais sa vie. Mais il aurait tout aussi bien pu exercer dans n'importe lequel des autres sports auxquels il s'adonnait. Aux dires de ses potes présents au café, il les maîtrisait tous avec le même

talent.

De par son origine géographique, Paolo s'éloignait donc du profil du meurtrier de Maria. A mon plus grand soulagement. Malheureusement, cette bonne nouvelle fut rapidement réduite à néant. Par les dernières révélations de Paolo.

« Ah ça, on peut dire que le sport m'a sorti la tête de l'eau. Avec toutes les conneries que j'ai pu faire dans ma jeunesse, j'aurais jamais cru pouvoir m'en sortir aussi bien. Ces quelques années en région parisienne m'ont mis du plomb dans la tête.

- Ah bon, t'es pas parisien ?

- Ben non. Je suis d'ici. Mais avec ma compagne de l'époque, on a fait les quatre cents coups dans le coin. Alors, pour trouver du taf, j'étais grillé. Ici, plus personne ne voulait me faire confiance. Enfin, tout ça c'est terminé. Et bien loin maintenant. C'est un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître comme on dit. »

*

Se promener sur la plage de Pen Hat. Faire quelques pas parmi les menhirs des alignements de Lagatjar. Passer devant les ruines du manoir de Saint Pol Roux. Longer le sentier côtier escarpé qui tout en dévoilant un panorama à couper le souffle me conduisait vers les lieux magiques que je venais d'évoquer. Des instants de pur bonheur ! Pour démarrer une journée du bon pied, rien de tel que ces petits plaisirs associés à une salutaire mise en train matinale. Et comme en plus, ce jour-là, le beau temps s'était invité...

La promenade touchant à sa fin à l'approche de mon penty, je notai la présence d'une voiture rouge garée près de la mienne. La Talbot Horizon de Le Guellec ! Il était venu aux nouvelles. Cette visite impromptue venait indéniablement de gâcher un début de journée qui avait pourtant si bien commencé.

*

Installés dans ma petite **cuisine**, l'un en face de l'autre, Le Guellec et moi prenions le café. Je n'en menais pas large. Les yeux baissés sur mon bol fumant, je me demandais ce que j'allais bien pouvoir lui raconter. Et pourtant, j'avais du nouveau. Et du nouveau qui allait sérieusement le conforter dans ses soupçons.

Quoi de mieux qu'un peu de **jazz** pour briser le silence qui s'était installé depuis l'arrivée de Le Guellec ? Un CD de Nat King Cole à la main, je me dirigeai alors vers la chaîne Hi Fi pour que mon crooner préféré mette un peu d'ambiance. Sur l'entraînant « On the sunny side of the street », ce bon vieux Nat faisait vraiment tout ce qu'il pouvait pour détendre l'atmosphère. Mais je sentais Le Guellec terriblement tendu. Tous ses espoirs d'en finir avec ce poids qui le minait depuis deux décennies reposaient entièrement sur mes épaules. Et à l'idée de me tromper, je crevais de trouille. Tous les éléments en ma possession accablaient Paolo, mais une intuition me faisait douter. Le Guellec, lui, n'allait pas douter une seconde. En acceptant d'aider mon vieil ami, force est de reconnaître que je m'étais embarqué dans une sacrée galère !

J'ai fini par tout déballer. Lui rappelant toutefois, à chaque info lâchée, que tant que rien n'était sûr, la prudence s'imposait. Mon appel à la mesure ne trouva malheureusement qu'un écho de façade. Dénué de toute conviction.

Regonflé à bloc par les révélations que je venais de faire, Le Guellec prit congé en lâchant des « J'en étais sûr. » répétés en boucle. Cette visite me laissa un goût amer. En confortant un ami dans ses soupçons, j'avais le sentiment désagréable d'en avoir trahi un autre.

*

Le lendemain soir. Dans le café où nous nous retrouvions après l'entraînement. J'avais le moral dans les chaussettes. Même si, pour je ne sais quelle raison, je ne partageais pas les convictions de Le Guellec, j'étais gagné par le doute. Un doute qui m'empêchait d'aller plus loin dans mes

investigations. De toutes façons, même motivé, je ne vois pas très bien ce que je j'aurais pu chercher pour disculper Paolo. Aussi, quand ce dernier me confia, alors que nous étions tous sur le point de nous quitter, l'élément qui m'assurait de son innocence, on peut dire que c'était là quelque chose que je n'espérais plus.

« Au fait, Simon, tu sais quel a été le déclencheur qui m'a aidé à faire surface après toutes les conneries que j'ai pu faire ?

- Non.

- Ben c'est la taule ! Quatre mois fermes !

- Tu as fait de la prison ?

- De juin à septembre 1990. J'ai passé tout l'été de cette année-là en taule !

- Donc, en août 1990, tu étais en taule ?

- Ben oui. Tout un été à l'ombre sans mettre le nez le dehors. Ah ça, on peut dire que je m'en souviendrai de ces quatre mois ! N'empêche, avec le recul, c'est sûrement cette expérience qui a fait de moi l'homme que je suis devenu. Après cette incarcération, plus jamais je n'ai eu affaire à la justice. Sur ce, je vais te laisser. Demain je me lève tôt. Pour une séance speed-sail sur la plage de Pentrez. »

Maria avait été tuée le premier week-end du mois d'août 1990. Il était trop tard pour prévenir Le Guellec. C'était un couche-tôt invétéré. Mais demain, à la première heure, il aurait droit à ma visite. Comme ce soir je restais dormir chez Gisèle, une ex avec qui j'étais resté en bons termes et qui habitait à deux pas de sa résidence, je serai donc sur place pour lui apprendre la nouvelle de vive voix.

*

L'estomac calé par un solide petit-déjeuner. A l'anglaise. Comme je les aimais. Avec force bacon,

œufs, galettes de pommes de terre et champignons. Je fis un bref passage dans la salle de bain. Pour assurer l'essentiel. Puis, une fois rasé, douché,... En un mot présentable. Je quittai l'appartement de Gisèle pour accomplir les quatre cents mètres qui séparaient mon point de chute quimpérois du domicile de Le Guellec. Aucun risque de le surprendre au saut du lit. Il était encore plus matinal qu'il n'était couche-tôt.

Tout en grim pant l'escalier qui menait à l'appartement de Le Guellec, je commençais à éprouver un vif soulagement. J'étais à deux doigts de me débarrasser du fardeau dont je m'étais encombré quelques semaines plus tôt. Et en m'acquittant en plus avec succès de la mission confiée.

Une fois sur son palier et alors que je m'apprêtais à signaler mon arrivée en appuyant sur la sonnette, une détonation m'arrêta net. Pas de doute possible, celle-ci provenait de l'appartement.

La porte d'entrée qui me faisait face céda au premier coup de pied. Et une fois à l'intérieur, il ne me fallut que quelques secondes pour réaliser le drame qui venait d'avoir lieu. Entre un portable et un revolver. Au pied du bureau. Sur le plancher de la **bibliothèque**. Le corps de Le Guellec gisait. Inanimé.

« Merde ! Yvon ! Mais qu'est-ce qui t'as pris ? »

Il ne s'était malheureusement pas loupé. Mes premières constatations ne laissaient subsister aucun doute sur ce point.

« Mais que se passe-t-il ?... C'est quoi ce coup de feu ?... Il y a des blessés ?... Monsieur... Je vous en conjure... Répondez-moi ! »

Maintenant que je ne pouvais plus rien pour Le Guellec, je ramassais le portable pour répondre à la voix affolée qui s'en échappait depuis mon entrée dans la pièce. En prenant la communication, j'allais à l'évidence en apprendre davantage sur ce suicide.

« Le Garrec à l'appareil. A qui ai-je l'honneur ?

- Adjudant-chef Charpin. Gendarmerie de Grasse. Va-t-on enfin me dire ce qu'il se passe ici ? Et puis d'abord, qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas le monsieur avec qui je parlais à l'instant !

- Monsieur Le Guellec vient de se tirer une balle dans la tête. Comme je viens de vous le dire que je me nomme Simon Le Garrec. Je suis... enfin, j'étais un ami de monsieur Le Guellec. Je suis curieux de connaître la raison de votre appel. Je ne vous cache pas qu'il y a de fortes chances qu'elle soit liée au drame qui vient de se passer.

- Franchement, je ne comprends pas. J'ai appelé monsieur Le Guellec pour lui annoncer que le meurtrier de sa femme venait d'être arrêté. Nous l'avons appréhendé en état d'ivresse alors qu'il bousculait une vieille dame pour lui prendre son sac. Et là, en cellule de dégrisement, il a commencé à délirer sur une histoire remontant à une vingtaine d'années. Un braquage à Concarneau. Un braquage qui a mal tourné. Puis il a évoqué une femme qui s'était retrouvée sur sa route alors qu'il regagnait sa voiture. Une femme qu'il a malencontreusement abattu. Une fois dégrisé, il a tout confirmé dans une déposition. Je me suis donc renseigné sur cette affaire. Et comme monsieur Le Guellec est, comme qui dirait, de la maison, je lui ai passé un coup de fil.

- L'homme que vous avez appréhendé a-t-il la peau mate et porte-t-il un tatouage ? Un tatouage représentant l'insigne des parachutistes militaires.

- Oui, oui. Notre homme correspond effectivement au signalement que vous venez de me donner. Mais comment connaissez-vous ces détails ? Lors de l'enquête, les témoins interrogés ont tous été incapables de fournir la moindre information sur ce tatouage. Mais pourquoi donc monsieur Le Guellec a-t-il mis fin à ses jours ? »

La question que se posait l'adjudant-chef Charpin, je me la posais également. Pourquoi donc Le Guellec s'était-il fait sauter le caisson ? Cela n'avait aucun sens. J'avais vraiment le sentiment d'être plongé dans un mauvais **polar**.

*

La réponse à ma question, je l'ai eue quelques heures plus tard. En apprenant la mort de Paolo. Percuté de plein fouet sur la route qui longe la plage de Pentrez. A l'aube. Par une voiture roulant à une vitesse excessive. Alors qu'il sortait sa planche de speed-sail du coffre de la sienne.

L'unique témoin de la scène, un garagiste à la retraite, était formel. Le chauffard responsable de ce drame conduisait une Talbot Horizon rouge.

* *

*